

Bachir Tamsir NIANE
Écrivain, Professeur
Université Général Lansana Conté de Sonfonia
Conakry, Guinée

La littérature africaine francophone dans le champ littéraire universel: *Dire l'Afrique en français*

Résumé: La conséquence la plus visible de la colonisation française en Afrique est certainement le maintien de la langue française comme langue officielle de travail entre les nations nouvellement indépendantes d'une part, et le reste du monde, d'autre part. Cela est surprenant quand on pense au combat épique que livrèrent les Africains au sortir de la Seconde Guerre mondiale, pour mettre un terme à la sujétion imposée par des puissances occidentales que les fils d'Afrique communément appelés *tirailleurs sénégalais* avaient puissamment aidé à libérer du joug nazi. Il faut se rappeler que cette décision de maintenir le français, entre autres, comme langue officielle de travail des pays africains, avait été prise lors d'une résolution de la défunte Organisation de l'Unité Africaine (OUA). Cette décision avait un corollaire qui est le respect sacro-saint des frontières héritées du partage colonial inique de la conférence de Berlin de 1885, à laquelle ne prit part aucun Africain. C'est ce que l'on peut appeler le mensonge colonial qui venait ainsi d'être érigé en vérité absolue par les élites politiques africaines aux affaires.

Pour ce qui est du bloc francophone qui nous intéresse ici dans cet article, nous sommes invités à réfléchir sur la littérature francophone qui a été produite depuis l'obtention des indépendances. Les genres sont nombreux et variés: le roman, la poésie, le théâtre, les discours politiques, les essais. Nous nous focaliserons beaucoup plus sur le roman qui nous permettra de faire ressortir une vision du monde authentiquement africaine.

Nous n'avons qu'une problématique inscrite au centre de notre enseignement universitaire: comment les Africains peuvent-

ils exprimer le génie de leur culture par le canal de cette langue qui leur fut imposée, et à l'aide de laquelle on rédigea des textes aussi détestables que *De l'inégalité des races humaines* du Comte Arthur de Gobineau ou encore le fameux *Code Noir*? Par quelle alchimie du verbe, les auteurs comme Ahmadou Kourouma, Tierno Monenembo, Ibrahima Ly, Ousmane Sembène, ont-ils réussi à présenter le véritable visage de l'Afrique et de ses habitants à la conscience humaine universelle? Le faisant, sommes-nous sûrs que l'on parle bien de l'Afrique, la véritable Afrique que nous connaissons, et non pas une Afrique fictive, imaginée par des créateurs à l'imagination fiévreuse? En fait, notre article se propose de répondre à la question suivante: est-il possible à la langue française, responsable de tant d'horreurs durant l'esclavage et la colonisation, de dire l'Afrique?

Mots-clés: littérature africaine francophone, roman, culture africaine, vision du monde africaine

Abstract: The most visible consequence of French colonization in Africa is certainly the maintenance of the French language as an official working language in communication between the new independent nations on the one hand, and the rest of the world on the other. This is surprising when one thinks of the epic struggle that Africans fought at the end of the Second World War to put an end to the subjection imposed by Western powers, that the sons of Africa commonly known as *Senegalese riflemen* had powerfully helped to free from the Nazi yoke. It should be remembered that this decision to maintain French, among other things as the official working language of African countries, was taken during a resolution of the defunct Organization of African Unity (OAU). This decision had an effect of the sacrosanct respect for the borders inherited from the iniquitous colonial division of the Berlin Conference of 1885 in which no African took part. It refers to the colonial lie that had just been erected as absolute truth by the African political elites in business.

As for the French-speaking bloc that interests us in this paper, we are drawn to reflect on the French-language literature that has been produced since independence. The genres are many and varied: novel, poetry, theater, political speeches, essays. We will focus much

more on the novel that will allow us to reveal an authentically African vision of the world.

We have only one problem at the center of our university education: how can Africans express the genius of their culture through this language that was imposed on them, and with the help of which were written some texts as detestable as *On the inequality of human races* by Count Arthur de Gobineau, or the famous *Black Code*?

By what alchemy of the verb authors like Ahmadou Kourouma, Tierno Monenembo, Ibrahima Ly and Ousmane Sembène have managed to present the true face of Africa and its inhabitants to the universal human mind. In doing so, are we sure that we are talking about Africa, the real Africa we know, and not a fictional Africa imagined by creators with feverish imaginations? In fact, our paper aims to answer the following question: is it possible for the French language, responsible for so many horrors and tortures during slavery and colonization, to express Africa?

Keywords: French-speaking African literature, novel, African culture, African worldview

Ceci ne sera pas une communication ordinaire. Nous sommes pourtant réunis ce matin dans ce superbe amphithéâtre de cette grande et belle Université d'État Ilia de Tbilissi, pour prendre part au 10^e colloque international du Collège doctoral Francophone régional d'Europe centrale et orientale en Sciences Humaines (CODFREURCOR). Tout d'abord, qu'il me soit permis de dire ma gratitude au comité d'organisation de ce cet évènement d'avoir bien voulu retenir au nombre des communicants votre serviteur. J'adresse un merci particulier à la professeure émérite Mzago Dokhtourichvili, infatigable cheville ouvrière de ce chantier qui n'a ménagé ni sa peine, ni son temps, pour que nous soyons tous ici présents dans les meilleures conditions.

Je ne vais donc pas délivrer une communication standard, mais plutôt vous convier à une réflexion sur un sujet d'actualité inscrit au centre de mes préoccupations professionnelles. Il s'agit de la place de la littérature africaine francophone dans le champ littéraire universel. La littérature africaine francophone existe-t-elle? Voici quelques questions que je me pose depuis 2013, date à laquelle j'ai commencé à enseigner la littérature africaine dans la seconde université de la capitale guinéenne Conakry. Cela

peut paraître surprenant, j'enseigne la littérature africaine francophone sans être sûr de son existence. Ne suis-je pas un danger public? La suite de nos débats nous apportera la réponse. Mais tout d'abord, il nous faut expliciter certains termes: littérature africaine francophone. Tel est l'intitulé. Chaque mot a son importance. Tout d'abord, il faut opérer une restriction géographique. Il est évident que quand on parle de la littérature africaine, on peut penser à l'ensemble du continent. Cela ne sera cependant pas le cas ici. Je fais référence uniquement à l'Afrique sub-saharienne, l'Afrique de l'Ouest anciennement colonisée par la France. Il peut paraître injuste d'avancer un titre renvoyant à tout le continent alors que l'on n'en traite qu'une partie, mais au moins nous aurons clarifié notre position. Cette littérature qui renvoie à l'Afrique de l'ouest, est francophone, c'est-à-dire qu'elle utilise le français comme voie d'énonciation. Et cette littérature, contrairement à l'ancienne littérature, est fixée, elle est écrite. Pour mieux appréhender l'objet de notre recherche, voici le plan que je suivrai:

Dans un premier temps, je traiterai de l'origine de la littérature africaine écrite, pour, dans une seconde étape, retracer son évolution sur le cycle long de l'histoire. Une troisième partie nous livrera le contenu de cette littérature avec sa spécificité. Nous terminerons par l'évocation des nouvelles tendances et des thèmes de cette littérature. Cela nous permettra de répondre à la question centrale: pourquoi une littérature africaine francophone dans ce monde troublé?

La littérature écrite en français est un legs de la colonisation, cela nous le savons tous. L'école occidentale a formé des milliers de lettrés qui, munis d'un savoir nouveau, ont entrepris de réfléchir autant sur eux-mêmes que sur leurs sociétés. Samba Diallo, le héros du classique africain Cheikh Hamidou Kane dans son roman *L'aventure ambiguë*, nous apparaît bien comme le produit et la victime de cette école nouvelle que veulent rejeter les populations du pays des Diallobé. L'école a toujours servi les desseins de l'entreprise coloniale. Dans l'esprit des administrateurs, il n'était pas question de former des génies, mais plutôt des exécutants aux responsabilités limitées, qui devaient rester sous la coupe des contremaîtres. L'instruction avait un but utilitaire au profit exclusif des colons qui possédaient ainsi une main d'œuvre abondante. Il fallait de toute urgence maîtriser les rudiments de la langue, pour voir son existence changer un peu. Le doyen Amadou Hampathé Ba nous le montre bien dans son roman *L'étrange destin de Wangrin*, où ce dernier, interprète de son État, doté d'une rare intelligence, se joue des administrateurs coloniaux. Nous voyons ainsi que les premiers

écrits en français relevant de la littérature en Afrique, ont été suscités par la colonie mère. C'est comme si la France se glorifiait de ces *juvenelia*, ces premiers textes candides et naïfs à souhait. La ville de Saint Louis du Sénégal, vieille ville française, produisit les premiers écrivains noirs et métis. L'un d'entre eux, l'abbé David Boilat, rédigea et publia *Les esquisses sénégalaises* que la critique nationale tient pour le premier texte littéraire en français écrit par un Sénégalais. L'abbé était un métis de la vieille ville, contemporain du baron Roger qui s'occupait de ses jardins dans le Walo Sénégalais. Ce texte est une description minutieuse de la population du pays et de ses habitudes. L'abbé a vraiment fait tâche de sociologue. Plus proche de nous dans l'histoire, toujours dans la région de Saint Louis, nous pouvons parler de Amadou Duguay Clédor Ndiaye (1836-1937), ce dernier inaugure vraiment l'usage du français en littérature au Sénégal. Il est l'auteur entre autres de: *La Bataille de Guilé* (1912), *La bataille de Guilé* suivi de *De Faidherbe Coppolani ou Les Gandiols-Gandiols au service de la France* (1931).

Rien que ces titres montrent qu'il était historien, sociologue, soucieux des affaires de son pays. Insistons sur le fait qu'il était fils d'un spahi, corps d'élite formé en Algérie et transplanté au Sénégal avec le Général Faidherbe. À côté de lui, il y a bien sûr Bakary Diallo, célèbre pour avoir été le premier noir francophone à raconter son expérience de la Grande Guerre. Grand soldat, il donnera tout à la France et va publier *Force Bonté*, qui est une déclaration d'amour et de fidélité à la France. Il ne faut chercher aucune critique contre la colonisation dans ce texte. Diallo est un produit de la colonisation. Il est citoyen français. Il a réussi. Il est intégré. Il ne peut rien dire contre la France. Nous ne sommes pas encore dans la contestation. On appelle cette période littéraire la période de consentement. Les premiers écrivains sont éblouis par la grandeur de la France. Ils sont admiratifs devant ses écrivains. Il leur paraît impossible qu'une langue soit supérieure au français. Toute la production littéraire de cette période qui va du début du siècle dernier aux années 1928, s'inscrit dans le courant du consentement. À partir de cette date, vont alors débarquer à Paris des artistes, des écrivains, des intellectuels noirs américains qui fuyaient les horreurs du Klu Klux Klan dans ce pays. C'était l'entre-deux-guerres. Paris était la capitale du monde, capitale du goût et de l'élégance. Ainsi, Langston Hughes, Countee Mc Cullen, Jean Toomer et tant d'autres arrivèrent à Paris pour y commencer une nouvelle vie. Ce fut une époque historique fondamentale. Paris était encore la capitale d'un empire colonial qui, quoiqu'affaibli, tenait encore.

L'embryon des premières élites africaines se trouvait alors à Paris, Senghor, Alioune Diop, Houphouët-Boigny, Lamine Gueye, Blaise Diagne, Modibo Keita. La jonction va donc se faire avec les enfants du continent et leurs frères de la diaspora. Le mouvement de la négritude était né. Ses trois Pères sont le Sénégalais Léopold Sédar Senghor, le Martiniquais Aimé Césaire et le Guyanais Léon Gontran Damas. C'est l'un des courants littéraires les plus puissants et commentés d'Afrique. Des années 1930 aux années 1970, la négritude trôna dans les imaginaires africains. La figure quasi divine de Senghor, poète ensorcelé, magicien du lyrisme mystique, contribua beaucoup au respect sacro-saint du français. Il fallait écrire comme Senghor, il fallait parler comme Senghor. Pendant cette longue période, les écrivains africains se donnaient la mission de réhabiliter l'homme noir vilipendé par une histoire tumultueuse. Tous les essais, les romans, la poésie surtout, étaient placés sous l'ombre tutélaire de la négritude. Senghor qui était président du Sénégal, se présentait aussi comme le pape incontesté du mouvement de la négritude qu'il théorisait et dont il donnait la définition suivante: l'ensemble des valeurs de civilisations du monde noir. C'était l'âge d'or du français académique, version Senghor.

Mais il est évident que les choses devaient évoluer. De plus en plus, des voix courageuses et discordantes se faisaient entendre. La forteresse de la négritude commença à subir des attaques. Cette vénérable négritude avait des tares:

- Un flou conceptuel savamment entretenu par son principal théoricien.
- Un quasi-embrigadement de l'intelligentsia africaine durant 40 ans.
- Un sincère désir de la jeunesse de sortir d'une matrice culturelle dans laquelle elle ne se reconnaissait plus.

L'attaque la plus virulente vint du Nigeria avec la céléberrissime pique de l'écrivain Wolé Soyinka, qui déclara à Senghor lors d'un colloque que «le tigre ne clame pas sa tigritude, il saute sur sa proie et la dévore». L'université vacilla, ce fut une attaque terrible, mais la postérité ne dit pas assez que le vieux et opiniâtre président persista en affirmant que «Le zèbre a beau se secouer, il n'arrête pas pour autant d'être un Zèbre». Les années 1970, marquent ainsi la mort de la négritude en tant que concept culturel et école littéraire. C'est aussi à cette date que vint apparaître les premières critiques africaines contre les nouveaux pouvoirs africains. De 1960 aux débuts des années 70, un vent de grâce soufflait. Les auteurs étaient muets. Certains comme cheikh Hamidou Kane, étaient aux affaires. Mais à partir de

1970, avec la sortie à Paris, du roman de Kourouma, un ton nouveau est donné. Le courant de la déception est né. Le professeur émérite Jacques Chevrier parle de la littérature du désenchantement. En effet, à partir de cette date, l'ensemble des romans traite de la gestion des pouvoirs politiques, avec les corollaires des abus et des crimes perpétrés contre les populations africaines. Nous sommes toujours dans ce courant littéraire, et je donne depuis 2013 à L'Université guinéenne, un cours intitulé «Le roman africain des indépendances». À mes étudiants, j'essaie de faire comprendre le parcours de la littérature africaine francophone. De la période fondatrice de la colonisation aux indépendances, et de ces dernières à notre situation postcoloniale. Rien n'est possible si l'on n'étudie pas en profondeur le contenu de cette littérature. Il faut partir du thème central qui est celui de la gestion du pouvoir politique, mais aussi les thèmes connexes, secondaires qui viennent irriguer notre grand fleuve littéraire. Nous allons rapidement faire ressortir certains thèmes et les expliciter:

- La critique des pouvoirs politiques africains.
- La critique du monde postcolonial.
- L'écriture de l'ailleurs ou la Migritude.
- La condition féminine et les sujets tabous ou sensibles.

La critique des pouvoirs politiques constitue l'essentiel de la littérature africaine francophone. La majorité des romans qui paraissent traitent en effet de cette question. Il est important pour l'intelligentsia africaine de se saisir de cette question, et de voir pourquoi ce thème est si porteur. L'ampleur des crimes quotidiens commis explique pourquoi le thème central de cette littérature renvoie à la gestion de la chose publique.

Le monde d'après indépendance est inévitablement postcolonial. Une période historique a eu lieu, et elle est derrière nous. La critique du monde postcolonial renvoie à tout cet héritage confié à l'Afrique sans qu'elle en possède toutes les clefs de compréhension. Le professeur Jean-Marc Moura a fait une étude remarquable sur les littératures francophones postcoloniales et nous partageons son avis sur beaucoup d'aspects de son travail.

La question de la Migritude renvoie à un groupe d'écrivains dont les coordonnées géographiques et sociales sont mondiales. Ce sont des citoyens du monde. Nés en Afrique, le monde est leur maison et le français leur passeport. Dans ce groupe, il faut citer Fatou Diome, Mbougarr Sarr, Alain Mabanckou, Abdourahmane Waberi ou encore Véronique Tadjo.

La question féminine est une question sensible. Une nouvelle écriture féminine est en train de se constituer, qui explore le corps de la femme et qui explique ses besoins et envies. La parole s'affranchit, et il faut marquer la route.

Après avoir dit cela, quelles sont donc les spécificités de la littérature africaine?

La littérature est l'une des plus anciennes institutions en Afrique. Il est à souligner la place des griots dans les sociétés africaines précoloniales. Ils étaient les dépositaires de l'histoire nationale. Hommes-archive, ils avaient la responsabilité de garder intact l'histoire pour les générations futures. De nos jours, leur rôle en qualité d'historien n'est plus le même. Si avant la grande spécificité de la littérature africaine était le rapport tenu à l'oralité, cette littérature épouse aujourd'hui le visage des autres littératures mondiales. Cependant, la tradition orale n'étant pas morte et étant même loin de l'être, le principal trait de cette littérature est le recours à cette tradition orale. Son extrême jeunesse aussi est à saluer. Si l'on accepte qu'elle soit née au début du siècle dernier, on admet que c'est l'une des plus jeunes littératures au monde. Il faut ajouter à cela son étonnant pouvoir d'adaptation. Cette littérature n'a pas de complexe. Les auteurs du courant dit de la Migritude, tiennent la dragée haute à leurs homologues du Nord. L'histoire africaine est revisitée avec une pointe d'humour noir. Le congolais Jean In Kole Bofane le montre bien dans le roman qu'il consacre au Congo, ce drame éternel qui empêche tout Africain patriote de dormir. Dans *Congo Inc*, il insiste sur le côté ubuesque de la possession en nom propre du Congo par Léopold II de Belgique. Les colons et les nouveaux maîtres sont renvoyés dos à dos. Il s'agit enfin d'une littérature qui autonomise en traitant de ses réalités propres. Mais cette littérature fait face à quelques écueils. La chaîne éditoriale se trouve encore en France. Bien sûr, il y a des maisons d'édition dans le Sud. Cependant, la consécration et la reconnaissance sont conférées par Paris et les grandes capitales occidentales. L'Afrique n'a pas son prix Nobel. Pour qu'un titre soit tiré à des milliers d'exemplaires, il faut qu'il gagne un prix prestigieux. Quels sont les prix prestigieux créés et dirigés par des Africains? Jusqu'à présent, il semble donc que l'Afrique n'a pas obtenu son indépendance littéraire véritable. Elle donne l'impression d'être complètement libre avec les auteurs de la Migritude, mais mêmes eux, ont été révélés par les instances de légitimation européennes.

À cela s'ajoute la question de la langue d'écriture. Je ne serai pas long là-dessus. Mais il faut ici saluer les efforts de certains écrivains africains qui

ont décidé de ne plus écrire que dans les langues africaines, pour protéger ces dernières. C'est le cas de Cheik Aliou Ndao avec son roman *Mbaam dictateur* écrit en wolof et traduit par lui-même en français. Son compatriote Boubacar Boris Diop a aussi écrit *Doomi Golo* en wolof pour le traduire en français. En anglophonie, il faut souligner la position dogmatique de Ngugi Wa Thiong'o, le plus grand écrivain vivant de l'Afrique de l'Est. Depuis qu'il a écrit sa pièce maîtresse *Petal of blood* en anglais, il n'écrit plus que dans sa langue, le kikuyu. Même s'il n'est pas question de jeter le français hors d'Afrique, les exemples donnés permettent de prouver que les créateurs africains proposent des pistes de réflexion. Ils ne sont pas inactifs et dociles comme on les présente. La question des langues européennes dans le débat sur le développement de l'Afrique a tout son sens. Depuis quelques temps en effet, l'on commence à parler de la nouvelle Afrique. L'université de N'Gaoundéré organise bientôt un colloque consacré à la Nouvelle Afrique entre déconstruction, reconstruction et réappropriation.

Je voudrais proposer ici, à partir de notre colloque de Tbilissi, de parler de la Nouvelle Littérature Africaine (NLA) qui doit naître. Nous travaillons à son avènement. La gestation est douloureuse, les risques sont grands et les obstacles nombreux. La Nouvelle Littérature Africaine que j'appelle de mes vœux, ne va pas mettre en relation de compétition le français avec les langues du terroir. Au contraire, avec l'apport du français, elle doit se donner les moyens pour constituer un corpus relativement important de textes considérés comme les classiques des classiques. Ces textes doivent être écrits dans les langues nationales à l'aide de l'alphabet latin uniformisé. C'est en faisant de tels travaux que la Nouvelle Littérature Africaine pourra s'affranchir du pouvoir tutélaire du français, tout en remettant les langues du terroir à leur place.

Mesdames, Messieurs, chers collègues,

La durée volontairement courte de l'exercice auquel je me prête, ne me permet pas de vous dire ce que souhaite mon cœur. Il est temps de conclure et de répondre à certaines questions. À celle de savoir quelle est la place de la littérature africaine dans le champ littéraire universel. Il convient me semble-t-il, de répondre que l'Afrique n'est pas à la périphérie du monde. Avec un grand courage, malgré les épreuves d'une histoire difficile à assumer, l'Afrique a repris l'initiative historique, et sous nos yeux émerveillés, nos grands créateurs continuent à nous proposer des mondes oniriques et des fictions toutes aussi belles les unes que les autres.

Williams Sassine, l'un des auteurs majeurs de Guinée, était fier du calembour qu'il lançait à la figure de tout le monde: l'écrivain écrit en vain.

Si l'on réfléchit sur tout ce que nous venons de dire, il est possible de répondre à la seconde question relative à la pertinence de la littérature africaine dans le monde troublé que nous connaissons. S'il est vrai qu'une ligne sur une feuille de papier n'a jamais arrêté une guerre, il n'en demeure pas moins que le plus beau mérite de la littérature africaine réside dans son existence même. Par les témoignages que font nos écrivains, nous montrons notre part d'humanité. Nous faisons entendre une voix de désapprobation quand l'ampleur des crimes est trop effrayante. Au silence de la mort anonyme, nous opposons le bruit des pages qui s'entrechoquent. Écrire ce n'est pas empêcher une guerre ou un génocide, mais montrer à toute l'humaine condition que l'on refuse d'être solidaire de certains crimes. Écrire, c'est proprement devenir humain. Quand des Africains le font en français, il convient de tirer les leçons de l'histoire. Nous n'oublions pas que cette langue de conquérants nous fut imposée à la pointe de la baïonnette. Par le biais de l'École Nouvelle, cette langue s'est infiltrée dans nos esprits, plus contraignante que les armes. Cette langue a relégué les nôtres, au rang de co-épouses de second rang. Jalouse de sa place de choix dans le harem, elle tient à tout contrôler, et cherche, quelque fois de façon maladroite, à faire oublier qu'avec elle, furent rédigées des textes odieux que l'humanité ferait bien de ne jamais ramener à la surface des consciences. Non, je ne parlerai pas du *Code Noir*, qui expliquait comment acheter, posséder, jouir de et vendre son esclave noire comme un simple meuble. Ne parlons pas non plus de l'infâme brulot du Comte Arthur de Gobineau paru 1853, intitulé *De l'inégalité des races humaines*. À son époque déjà, le grand Haïtien Anténor Firmin lui répondit en 1885, en publiant à son tour, *De l'égalité des races humaines, pour une anthropologie positive*. Une nation ne peut être tenue pour responsable de la mentalité et des croyances de tous ses enfants. La France, c'est aussi l'élan du cœur, l'invitation à donner le meilleur de soi-même pour la communauté et le genre humain. Laissons le mot de la fin au plus Français des Sénégalais:

[...]

Seigneur Dieu, pardonne à l'Europe blanche!

Et il est vrai, Seigneur, que pendant quatre siècles de lumières elle

A jeté la bave et les abois de ses molosses sur mes terres

Et les chrétiens, abjurant Ta lumière et la mansuétude de Ton cœur

Ont éclairé leurs bivouacs avec mes parchemins, torturé mes

Talibés, déporté mes docteurs et mes maîtres-de-science.../...

[...]

Seigneur, pardonne à ceux qui ont fait des Askia des maquisards,

De mes princes des adjudants

De mes domestiques des boys et de mes paysans des salariés, de

Mon peuple un peuple de prolétaires.

Car il faut bien que Tu pardonnes ceux qui ont donné la chasse à

Mes enfants comme à des éléphants sauvages.

Et ils les ont dressés à coup de chicotte, et ils ont fait d'eux les

Mains noires de ceux dont les mains étaient blanches

[...]

Ah! Seigneur, éloigne de ma mémoire la France qui n'est pas la

France, ce masque de petitesse et de haine sur le visage de la

France¹.

Bibliographie

Ba, Amadou Hampathé, *L'étrange destin de Wangrin*, Union Générale d'Éditeurs, 1973.

Diop, Boris, *Doomi Golo*, Bouaké (Côte D'ivoire), Éditions Le Papyrus, 2004.

Duguay-Cledor, Amadou, *La Bataille de Guilé*, Saint-Louis, Imprimerie du gouvernement du Sénégal, 1912.

Duguay-Cledor, Amadou, *La bataille de Guilé suivi de De Faidherbe Coppolani ou Les Gandiols-Gandiols au service de la France*, Saint-Louis, Imprimerie du gouvernement du Sénégal, 1931.

Ndao, Cheik Aliou, *Mbaam dictateur*, Paris, Présence Africaine, 1997.

Sassine, Williams, *Le jeune homme de sable*, Paris, Présence Africaine, 1985.

Kane, Cheikh Hamidou, *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard 1963.

Kourouma, Ahmadou, *Les soleils des indépendances*, Paris, Seuil 1970.

Wa Thiong'o, Ngugi, *Pétales de sang*, Paris, Présence Africaine, 1985.

1. Léopold Sédar Senghor, *Prière de paix*, in Recueil *Hosties noires*, Paris, 1945.